



HAL
open science

DÉPLACEMENTS IDENTITAIRES ET ESTHÉTIQUES DE LA DÉRIVE DANS LA LITTÉRATURE ANTILLAISE (CONDÉ, GLISSANT)

Lucia Manea

► **To cite this version:**

Lucia Manea. DÉPLACEMENTS IDENTITAIRES ET ESTHÉTIQUES DE LA DÉRIVE DANS LA LITTÉRATURE ANTILLAISE (CONDÉ, GLISSANT). Colloque international : Dislocation culturelle et construction identitaire en littérature et dans les arts, organisé par le Centre Écritures de l'Université Paul Verlaine-Metz, 1-3 octobre 2009, Oct 2009, Metz, France. hal-00719588

HAL Id: hal-00719588

<https://hal.science/hal-00719588>

Submitted on 20 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DÉPLACEMENTS IDENTITAIRES ET ESTHÉTIQUES DE LA DÉRIVE DANS LA LITTÉRATURE ANTILLAISE (CONDÉ, GLISSANT)¹

LUCIA MANEA

ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), UMR 7118, Nancy, F-54000
Chercheuse associée, CELIS (Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique),
Clermont-Ferrand, F-63000

La littérature-monde présuppose une étroite relation entre l'espace et le temps, catégories primordiales et indissolubles du récit. Dans le cadre de cette littérature-monde qui amène un décentrement des littératures, une « mobilité » par rapport aux anciens centres institutionnalisés, la propension du roman contemporain à spatialiser le sens du monde conduit à étudier l'entrecroisement de l'espace et du temps, les manières d'inscription de l'histoire dans un lieu et partant la reproblématisation de l'identité opérée par cet espace-temps. Le décentrement se traduit dans les textes par la présence de certaines poétiques et pratiques littéraires, qui ne se soumettent plus aux règles de l'institution, qui laissent la parole à des esthétiques du divers, illustrent des différences qui ne se heurtent plus mais qui s'accordent.

Dans ce contexte qui incite à percevoir l'identité comme une manifestation complexe, éclatée, décentrée, je m'enquerrai des déplacements identitaires qui sont accompagnés d'un mouvement spatial, qu'il soit fixation dans un ailleurs ou projection dans le monde. Qu'en est-il des identités rhizomiques au temps des déterritorialisations, des mobilités et de l'éclatement spatial ? Comment les paysages et les civilisations retrouvent leur sens après autant de changements ? La poétique du Divers semble un outil d'analyse approprié des effets spatiaux induits par la mondialisation, le déplacement, la migration. Elle est admirablement illustrée par la littérature des Antilles qui fait dialoguer les voix de la multitude. Ces œuvres permettent en effet de prendre la mesure de la littérature-monde et de son esthétique « multiforme, plurielle, polyphonique » qu'il convient d'examiner, en partant de la thématique de l'espace vers son écriture. Du thème à l'expression du thème, l'éclatement de l'espace originel et les dérives à travers les continents entraînent des constructions littéraires composées d'éléments disloqués. Afin d'interroger la spatialisation de l'identité dans la littérature-monde, je me pencherai sur les

¹ Cette étude a pu être menée grâce à une bourse postdoctorale du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) du Canada que je tiens à remercier.

œuvres de Maryse Condé et d'Édouard Glissant, qui figurent des quêtes par lesquelles les auteurs définissent leur appartenance et leur différence. Je prendrai appui sur la poétique de la diversité et de la relation prônée par Édouard Glissant et m'attacherai, dans la présente étude, à examiner les rapports des personnages à des espaces et à des déplacements, susceptibles de dévoiler l'esthétique à l'œuvre, en me limitant principalement à *Desirada*² (1997, prix Carbet de la Caraïbe) et à *Tout-Monde*³ (1993).

MARYSE CONDÉ : LA QUÊTE D'IDENTITÉ À TRAVERS LA DÉRIVE SPATIALE

Dans l'œuvre de Maryse Condé, le destin des personnages se tisse d'une île à l'autre, d'un continent à l'autre, leurs trajets dessinant ainsi une carte du monde. Ses derniers romans projettent par ailleurs la réalité archipélique à l'échelle planétaire, opposant ancrages et errances :

À une certaine distance, c'est la dérive des îles et des continents. Les frontières se bousculent. Les différences s'estompent. Les langues n'importent plus. De nouveaux liens se nouent. Guadeloupe, Martinique, Haïti, Jamaïque ou Cuba viennent s'imbriquer l'une dans l'autre, pièces d'un puzzle enfin recomposé⁴.

Les héros condéens, disséminés de par le monde, ne peuvent avoir que des patries adoptives, des lieux d'« élection ». Deux romans de Condé, *Traversée de la mangrove*⁵ et *Desirada*, renvoient à deux espaces réels de la Caraïbe, le premier, à la mangrove, espace métissé d'eau et de racines d'arbres, le second, à l'île découverte par Christophe Colomb, dont l'inhospitalité ne justifie pas son nom (« l'île désirée »). Île désertique, où la nature a du mal à pousser, elle dément les espoirs qu'on avait porté sur elle. Étroitement liés au parcours des personnages, Francis Sancher et Marie-Noëlle Titane, les deux espaces éclairent leurs doutes existentiels et identitaires et opposent une nature spécifique à la diversité du monde, faisant ressortir les différences dans un ensemble de trajectoires qui se relient. Dans *Desirada*, Marie-Noëlle arpente le monde : après une enfance heureuse aux côtés d'une mère adoptive à La Pointe en Guadeloupe, elle est obligée de rejoindre sa mère à Paris et restera enfermée dans la banlieue. La double séparation, subie dans l'enfance,

² Maryse Condé, *Desirada*, Paris, Robert Laffont, coll. « Pocket », 1999, p. 281. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle D, suivi du folio et placées entre parenthèses dans le texte.

³ Édouard Glissant, *Tout-Monde*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle TM, suivi du folio et placées entre parenthèses dans le texte.

⁴ Maryse Condé, *Histoire de la femme cannibale*, Paris, Mercure de France, 2003, p. 246.

⁵ Maryse Condé, *Traversée de la mangrove*, Paris, Mercure de France, 1989.

d'avec la mère et d'avec le pays entraîne une dislocation, une perte des repères spatiaux et affectifs. Marie-Noëlle suivra ensuite son compagnon Stanley à Boston. Musicien né à Londres, celui-ci souhaite connaître la terre de ses parents d'origine trinitadienne, retourner en Amérique et composer une symphonie du Nouveau Monde : « il rêvait de traduire l'apport des migrants qui seuls pouvaient régénérer le sang vieux et gourde de l'Amérique » (D 107), en proposant la musique « de demain », « à l'image de ce Nouveau Monde qui ne cessait d'évoluer et d'évoluer encore, en défiant toutes les définitions » (D 117). L'opposition entre la croyance que le personnage affirme en « la beauté et la créativité des migrations, porteuses de la culture de l'avenir » (D 144) et sa fin tragique est porteuse d'une ambiguïté, faisant comprendre la complexité des processus de métissage.

Dans *Desirada*, où se croisent des trajectoires allant dans tous les sens, le personnage le plus représentatif des déplacements et des mouvements migratoires que connaît le monde contemporain est Ludovic, beau-père de Marie-Noëlle :

Ludovic marquait toujours un temps d'hésitation lorsqu'on lui demandait d'où il était. Son père avait quitté Haïti pour Ciego de Avila à Cuba où la paye des ouvriers du sucre était bien meilleure. Là, il avait fait trois garçons à une travailleuse qui elle aussi cassait son corps dans les champs de canne. Il avait habité quelque temps à Saint-Dominique où il avait fait d'autres enfants. Puis il était retourné en Haïti, car il gardait la nostalgie de son odeur âcre de terre brûlée. Dès ses dix-huit ans, Ludovic avait marché sur ces traces et commencé ses pérégrinations. Il avait laissé loin derrière le malheur sans fond d'Haïti, tâté des États-Unis d'Amérique, du Canada, de l'Allemagne, de l'Afrique avant d'atterrir en Belgique et d'enjamber la frontière jusqu'à Paris. Il avait été docker dans le port de New York, instituteur à Koulikoro, au Mali, journaliste à Maputo en Mozambique et musicien sur la place de l'Horloge à Bruxelles. Toutes [*sic*] ces drives et ces dérives avaient tracé leurs traits sur sa figure, dessiné des griffes au coin de ses yeux, creusé deux tranchées autour de sa bouche et des rides en travers de son front. (D 38)

Si le père du personnage centre ses dérives dans l'espace archipélique caribéen (Haïti, Cuba, Saint-Domingue), Ludovic inscrira sa trajectoire à une plus grande échelle, voguant de continent en continent. Les déplacements multiples ont rendu impossible l'attachement à un espace unique, d'où l'incertitude des appartenances ressentie par le personnage. D'un continent à l'autre, d'un métier à l'autre, Ludovic forge une identité complexe qui puise dans tous les espaces qu'il a arpentés.

Pour un autre personnage, Marie-Noëlle, son retour en Guadeloupe (à l'enterrement de la mère adoptive) est révélateur de l'échec de sa tentative de reconstruction identitaire. Elle se sent et est perçue par les autres comme « venue d'ailleurs⁶ », elle représente

⁶ « Ils sentaient qu'elle venait d'ailleurs, d'un ailleurs pour eux aussi profond, aussi mystérieux que la forêt dense. Ils devinaient qu'ils ne pourraient pas saisir les histoires qu'elle raconterait si l'envie lui en prenait ni s'amuser des jeux qui la faisaient rire. Ainsi, ils évitaient de lui adresser la parole et se tenaient à bonne distance d'elle. » (D 138)

dorénavant « une terre rapportée⁷ », comme le remarque sa grand-mère. La séparation pendant plusieurs années et l'évolution dans des contextes socioculturels différents induisent un clivage entre la jeune femme et ses anciens amis restés sur l'île natale, équivalant à une perte des racines uniques. Dans son cas également, l'identité est dorénavant rhizomique.

En rencontrant pour la première fois sa grand-mère, Marie-Noëlle espère « connaître sa [propre] géographie et la carte de son identité » (D 174). La rencontre de l'aïeule permet de superposer les configurations spatiales de son imaginaire et les apparitions réelles : la case nue, bancale, hissée sur un haut plateau calcaire dévasté, qui lui avait apparu plusieurs fois en rêve, est l'habitation même de sa « bonne maman ». Rêve cauchemardesque et réel coïncident. Cette hutte entrevue d'abord dans ses mauvais songes relie un espace originaire et une histoire familiale. Marie-Noëlle doit passer son seuil dans la réalité pour pouvoir reconstruire son identité et combler les chapitres manquants de son histoire (D 178). La case dont elle ne trouve pas la clé dans son cauchemar est censée lui apporter une meilleure compréhension de sa filiation, pour qu'elle-même puisse trouver sa vraie place, marquer sa trace sur terre (D 180). La récurrence de ce rêve⁸ et les variations sous lesquelles il se présente renvoie à une esthétique polyphonique, caractéristique de la littérature-monde.

Les paysages mêmes de l'île ont changé, car la jeune femme pose sur eux un regard différent. Le contraste entre l'image du pays de l'enfance conservée par la mémoire faussaire et la réalité du regard adulte est majeur. La perception de l'espace traduit également le rapport de l'individu à un groupe, à une communauté, de même qu'à l'espace où se joue la confrontation. À l'écart entre des perceptions éloignées temporellement correspond le contraste entre la réalité quotidienne et l'image fabriquée de l'archipel des Antilles, tellement proche de la publicité mensongère ou du mythe paradisiaque :

Pour tous, la Guadeloupe, c'était la Californie en mille fois mieux. Un endroit paradisiaque où le mot de blizzard ne figurait pas dans le vocabulaire, où les fleurs ne s'effeuillaient pas plus que les fleurs en celluloïd et en papier, où les arbres portaient parure de feuilles et de fruits en toute saison et où les plages de poussière d'or s'ourlaient de vagues plus hautes que des gratte-ciel. Marie-Noëlle n'avait pas le cœur à leur faire comprendre leur erreur. À leur révéler que c'était en réalité une petite arête volcanique fichée dans le gosier de l'océan à laquelle s'accrochait une poignée d'hommes et de femmes... (D 218)

⁷ « Si j'ai un conseil à te donner, c'est d'oublier tout cela et de retourner là d'où tu es sortie. En Amérique ? Il n'y a pas de place pour toi ici. Tu es une terre rapportée. Ici, chacun depuis la naissance connaît le chemin dans lequel il doit marcher et la place où, à la fin, il faudra qu'il se couche. » (D 202)

⁸ D 145 : rêve de la case dont la porte laisse deviner une ombre ; D 153 : rêve de la case nue ; D 165 : rêve de la case bancale.

En refusant de mettre l'accent sur la beauté et l'aménité des lieux, en refusant de céder à la tentation d'exotisation, l'œuvre de Condé se situe à contre-courant de certaines attentes politico-littéraires ou esthétisantes⁹ et s'inscrit dans une littérature autre qui écarte la propagande régionaliste au profit d'un regard lucide sur les réalités du monde. La perception historique et géographique de l'île de la Désirade s'accompagne chez l'héroïne du refus du voyage exotique (D 218) et du refus de voir le paysage comme une « succession de cartes postales » (D 170). Le désir qu'elle exprime de vivre comme avant, « sans identité, comme une personne à qui on vole ses papiers et qui erre à travers le monde » (D 243), traduit en fait un processus de déconstruction identitaire car « le personnage doit faire le deuil de sa filiation et de son identité pour vivre. Il lui appartient dès lors de se reconstruire une identité dans un ailleurs moins hostile et moins douloureux¹⁰ ».

Suite au brassage des populations, à l'éloignement par rapport aux terres d'origine, les déplacés vivent un décentrage identitaire. Face à une géographie qui ne permet plus la confrontation identitaire, mais la dilution d'une identité dans l'autre¹¹, ils optent pour une multiplication de l'identité, pour des visions diversifiées d'un même lieu, d'un même événement. À travers ses choix de multiplier les vues, de ressasser les mêmes faits, de proposer une polyphonie narrative, Maryse Condé conçoit son roman sous le signe de la diversité, du métissage esthétique.

L'écriture de Maryse Condé explore plusieurs aspects de l'identité multiple, partagée entre des personnages aux appartenances incertaines. Caribéenne déterritorialisée, Condé ne garde de ses attaches ataviques qu'une pensée-écriture en archipel, aboutissement de la poétique du divers et de la relation glissantienne, qui institue l'être humain dans une extériorité par rapport à toute identification. Néanmoins, loin de proposer une transposition fidèle de la poétique de Glissant ou de la créolité de Chamoiseau, Confiant et Bernabé, l'œuvre de Condé garde sa singularité, revendique une esthétique à soi, fondée sur les dérives à travers le monde.

⁹ Marianne Bosshardt, « Maryse Condé : *Desirada* ou l'ironie du sort », Madeleine Cottenet-Hage et Lydie Moudileno (dir.), *Maryse Condé. Une nomade inconvenante. Mélanges offerts à Maryse Condé*, [Matoury, Guyane française], Ibis Rouge Éditions, 2002, p. 155.

¹⁰ Jacqueline Phaëton, « Mère abîme, mère-miroir, les relations mère-fille dans *Desirada* de Maryse Condé », Murielle Lucie Clément et Sabine van Wesemael (dir.), *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX^e et XXI^e siècles*, vol. II, *La figure de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 84.

¹¹ Nathalie Schon, « Archipels de l'errance : folie et auto-exotisme dans *Heremakhonon* et *Desirada* de Maryse Condé », Georges Voissel (dir.), *L'imaginaire de l'archipel*, Paris, Karthala, 2003, p. 310.

PENSÉE DE L'OUVERTURE ET DE LA DÉRIVE : ÉDOUARD GLISSANT

L'œuvre d'Édouard Glissant s'édifie également autour d'une réflexion commandée par l'entrelacement des notions de lieu et de paysage avec la question du temps. Espace et temps sont perçus dorénavant comme non linéaires, déviants, dérivants, ces catégories traditionnelles du récit étant soumis à de nouveaux rapports.

Thème récurrent chez Édouard Glissant, le lieu s'affirme comme base d'une réflexion philosophique qui mène de la terre antillaise à l'utopie créatrice d'une Totalité-monde, où l'identité se déploie sur des espaces protéiformes. À travers le discours sur les espaces et les temps qui se croisent et constituent le lieu, se dessine une conception du monde, fondée sur l'esthétique du Divers, qui est caractéristique de la pensée d'Édouard Glissant. La recherche inquiète d'une terre d'implantation, impossible mais nécessaire mythe du lieu originel, berceau de l'identité, pour un peuple en mal d'ancrage, place le poète dans une dialectique espace-identité, dedans-dehors, qui ouvre infiniment son concept du lieu¹².

Somme de l'œuvre romanesque de Glissant, faisant la synthèse de ses précédents romans et, en filigrane, la synthèse de l'histoire de la Martinique, *Tout-Monde* propose l'utopie d'une société nouvelle, réconciliée avec elle-même, ouverte à l'« opacité » de l'Autre (et il faut entendre par opacité l'ensemble des spécificités psycho-culturelles, incompréhensibles à des individus d'une autre culture, suscitant non pas la distance ou le refus, mais le respect des différences). Ce roman est un tourbillon d'histoires qui se heurtent, se rencontrent, se mettent en relation. Glissant propose un ancrage nouveau, une « nouvelle identité géographique », le tout-monde à l'image du monde multiculturel et métissé de nos jours. Le mot nouvellement forgé « tout-monde » renvoie à une réflexion sur le résultat des changements issus grâce aux contacts entre les différentes cultures. La structure romanesque traditionnelle est morcelée, le récit fragmenté en nouvelles, cet éparpillement reflétant les exils vécus par les personnages. Les liens entre les nouvelles symbolisent la recomposition de l'identité. Le temps est constitué de mouvements désordonnés et chaotiques. L'espace s'éparpille entre le continent d'origine, l'Afrique, le pays d'appartenance politique, la France, et quelques autres lieux d'élection. Le héros romanesque se dessine en être marqué par la dérive. La pensée archipélique, système relationnel qui lie les diverses opacités, permet l'ouverture et le dialogue dans la pluralité du monde diffracté, tel qu'exprimé dans *Traité du Tout-Monde*¹³ :

¹² Geneviève Belugue, « Du lieu incontournable à la relation », Jacques Chevrier (dir.), *Poétiques d'Édouard Glissant. Actes du colloque international Paris-Sorbonne, 11-13 mars 1998*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999, p. 43.

¹³ Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle TTM, suivi du folio et placées entre parenthèses dans le texte. Le

La pensée archipélique convient à l'allure de nos mondes. Elle en emprunte l'ambigu, le fragile, le dérivé. Elle consent à la pratique du détour, qui n'est pas fuite ni renoncement. [...] Est-ce là renoncer à se gouverner ? Non, c'est s'accorder à ce qui du monde s'est diffusé en archipels précisément, ces sortes de diversités dans l'étendue, qui pourtant rallient des rives et marient des horizons. Nous nous apercevons de ce qu'il y avait de continental, d'épais et qui pesait sur nous, dans les somptueuses pensées de système qui jusqu'à ce jour ont régi l'Histoire des humanités, et qui ne sont plus adéquates à nos éclatements, à nos histoires ni à nos non moins somptueuses errances. La pensée de l'archipel, des archipels, nous ouvre ces mers. (TTM 31)

Avec *Tout-Monde*, l'espace insulaire est brisé et s'ouvre aux correspondances entre plusieurs continents. La Martinique n'est plus le lieu du retour, mais le point de référence avec lequel s'établit la comparaison avec d'autres lieux ou situations identitaires. « La névrose, à la fois d'espace et de temps, qui tarade les personnages privés de leur terre d'origine et de leur mémoire, trouve une proposition de comblement dans la démesure qui enfle un paysage se dilatant de ses temps accumulés et de ses espaces successifs », écrit Geneviève Belugue¹⁴.

Le lieu, à la fois terre, histoire, langage et structure de pensée, porte en lui l'expression temporelle et suscite des espaces-temps. Mathieu Béluse, l'un des héros du *Tout-Monde*, vit des transferts et des épaisseurs de lieu remarquables (TM 32-33). Sa poétique se lève contre l'ici-maintenant, afin de s'ouvrir à tous les espaces et à tous les temps, poétique pour laquelle la seule profondeur qui compte est « la profondeur palpable de l'étendue » (TM 56, 61). La pensée de cette étendue composée de morceaux de pays éclatés¹⁵ conduit vers un éloge de la dérive, vue comme nouvelle manière de s'enraciner, comme nouvelle forme de liberté :

Un pays où la dérive de l'habitant, ce par quoi il tient à terre, comme une poussière têtue dans l'air, c'est cet aller tout aussi bien que ce revenir, à tous les vents. Notre science, c'est le détour et l'aller-venir. Un pays ouvert, mais qui ne fut jamais débousolé de son erre lancée, et d'où, si la pensée s'envole, ce n'est pas en fuligineuses déperditions. Un pays éperdu dans ses calmes plats, mais qui ne s'est jamais perdu. C'est de ces sortes de pays-là qu'on peut vraiment voir et imaginer le monde. D'abord vous dévalez dans des espèces de volcans de temps, de tous les temps que vous avez connus. (TM 18)

Des lieux emblématiques surgissent dans l'étendue archipélique dont notamment la mangrove¹⁶ avec ses mangliers aux racines aériennes et verticales, arbres marqués par la

Traité du Tout-Monde dérive partiellement du roman *Tout-Monde* qui l'a précédé et auquel il emprunte de longs passages attribués à Matthieu Béluse dans le roman. Pour mieux montrer la continuité entre la fiction et la poétique, j'indique les deux occurrences quand c'est le cas. Cette reprise va dans le sens de la circularité, de l'interrelationnel que présupposent les composantes de l'œuvre glissantienne.

¹⁴ Geneviève Belugue, « Du lieu incontournable à la relation », p. 49.

¹⁵ « Les pays que j'habite s'étoilent en archipels. Ils raccordent les temps de leurs éclatements. » (TTM, p. 43).

¹⁶ Cet espace particulier agit comme un vrai personnage dans la trame de *Traversée de la mangrove*.

discontinuité (TM 270), significatifs d'une identité-rhizome, allant à la recherche des Autres (TM 259, 262 ; TTM 69-70). À l'instar des arbres-phares de l'identité africaine et européenne (le baobab et le chêne), la végétation antillaise est investie de symbolique, que Daniel Maximin et Édouard Glissant relie à l'identité créole :

L'image du rhizome, qui nous entraîne loin de la verticalité de l'arbre, dans une horizontalité offerte, et l'image plus délicate encore de la laminaire que caresse l'écume ou qu'agressent les lames, tout cela manifeste avec cohérence la puissance d'une identité bien établie, équilibrée entre les éléments contraires¹⁷.

Surgi de l'espace caribéen modelé par des forces contradictoires (l'étendue marine, la chaleur du soleil et du volcan, la froideur des abysses), le rhizome fournit une puissante métaphore de l'identité qui concilie les différences.

Le déplacement se révèle être un autre facteur qui permet de conforter l'identité : « voyager au loin pour [...] mélanger des pays vous procurait la connaissance du temps qui passe » (TM 207), apprend Mathieu en dialoguant avec le vieux quimboiseur Longoué. Par la configuration des espaces-temps mélangés du monde entier, s'établit une communication, un dialogue, une comparaison ; un souvenir surgit, le présent renvoie au passé et à l'avenir. Ce mélange est fructueux pour la poésie, pour le surgissement de la poétique.

Il ne restait qu'à mélanger ces terres [...]. Par exemple, vous naviguez sur le Nil dans le pays d'Égypte [...]. Ou bien c'est la nappe jaunie du bayou de l'Atchafalaya près de Bâton Rouge en Louisiane où vous dérivez au large de tant de fantômes de derricks à pétrole [...] et tout ce plat vous précipite dans les hauts-fonds de la Tracée en Martinique, entre Balata et Morne Rouge [...]. Ou bien vous errez somnambulique aux abords de l'église Saint-Germain-des-Prés à Paris et vous vous arrêtez aux bancs de la Place Fürstenberg [...] alors vous êtes projeté en arrière dans les temps jusqu'au Banc des Sénateurs sur la Savane à Fort-de-France (c'est en 1942) [...].

Ou bien, par un mouvement contraire, vous dévalez les entrailles du Mont Pelé, vous coulez à lave dans les profonds, vous mélangez l'eau douce l'eau salée, vous naviguez dans ces brassées de roches de boue de glaises de boue douce, de sable noir de pierrailles blanchies, soudain vous surgissez vous débouchez, vous croyez que c'est à la Table du Diable au coin des Salines, [...] mais non, c'est en un pays de terre où les paroles se mélangent sans se confondre ni se perdre, toutes les langues du monde, connues et inconnues, plus étendues que le désert tant innommable ou plus concentrées qu'une graine de roucou, et à la fin un semblant de divinité vous parle, qui est la gueule ouverte de ce que vous appelez poésie. (TM 277-278)

Mettre en relation des paysages éloignés dans l'espace, du Nil au bas Mississippi, des métropoles européennes aux lieux antillais, suscite la résurrection des temps historiques et conduit à une nouvelle interprétation des signes du monde, qui assoit la poétique de la littérature-monde. L'errance n'est pas seulement mouvance, mais aussi exploration de l'inconnu en soi et hors de soi : « L'errance, c'est cela même qui nous

¹⁷ Daniel Maximin, *Les fruits du cyclone. Une géopoétique de la Caraïbe*, Paris, Seuil, 2006, p. 118.

permet de nous fixer. [...] L'errance nous donne de nous amarrer à cette dérive qui n'égaré pas.» (TTM 63 ; TM 145) Elle permet ainsi la production de formes nouvelles d'expression, de poétiques novatrices et, par l'ouverture au monde, offre paradoxalement des façons de s'ancrer.

Cette « poétique du déplacement¹⁸ » met en place une expérience vécue et une stratégie narrative de l'auteur exprimant une dislocation spatiale et psychologique, problématisant, à l'intérieur du récit, la question de la migration, faite de dialectiques discontinues entre l'enracinement et l'errance, de dialogues transculturels. Elle induit un mouvement et une structure fragmentée. R. Walter arrive à des propositions similaires : « La mobilité comme sujet et comme structure du récit ouvre par conséquent un espace mitoyen de négociation transculturelle¹⁹ ». En effet, on constate de prime abord que le récit suit les méandres du relief : hauteurs (mornes), descentes, traverses. Les traits mélangés du récit décident de son esthétique : sans début ni fin, embrouillé, allant tous azimuts ; dédoublement des personnages, multiplicité des narrateurs, confusion entre narrateurs et personnages ; multiplicité des histoires qui « se croisent, se rencontrent et se repoussent » (TM 52) ; temps, espaces et identités fluides, en perpétuelle mutation ; temps diffractés, espaces étirés sur la « profondeur de l'étendue ». Un passage de Glissant résume quelques-unes des caractéristiques de cette nouvelle esthétique :

Descendons le récit dans notre présent, poussons-le dans demain ! [...] Les récits du monde courent en ronde, ils ne suivent pas la ligne, ils sont impertinents de tant de souffles [...]. Ils dévalent en tous sens. Tournez avec eux ! [...] Nos récits sont s'il se trouve de longues respirations sans début ni fin, où les temps s'enroulent. Les temps diffractés. Nos récits sont des mélopées, et des traités de joyeux parler, et des cartes de géographie, et de plaisantes prophéties, qui n'ont pas souci d'être vérifiées. (TM 71 ; TTM 61-62)

ESTHÉTIQUES DE LA DÉRIVE ET DÉRIVES ESTHÉTIQUES

La fragmentation de la structure textuelle évoque la complexité d'une nouvelle identité socioculturelle. Le métissage thématique entraîne un métissage poétique, le caractère allogène des écritures exigeant une esthétique hybride, « une esthétique de

¹⁸ James Clifford, *The Predicament of Culture : Twentieth Century Ethnography, Literature and Art*, Cambridge, Harvard University Press, 1988, p. 153, cité par Roland Walter, « Littérature panaméricaine : la formation de l'identité dans des contextes transnationaux et transculturels », Jean-François Côté, Emmanuelle Tremblay (dir.), *Le nouveau récit des frontières dans les Amériques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Americana », 2005, p. 80.

¹⁹ Roland Walter, « Littérature panaméricaine », p. 85.

juxtapositions métisses²⁰ ». Selon le mot de D. Maximin, « [l]e souci de tout artiste et de tout écrivain antillais consiste à créer du neuf à partir de ses racines multiples²¹ », tout en se refusant à « tout encerclement », à « toute injonction esthétique ou idéologique, autre que l'exigence de liberté²² ». Cette pratique littéraire tendant à l'expérimentation formelle se prête à des désignations diverses : « herméneutique de l'hybridité²³ », « poétique de la complexité²⁴ », etc. En choisissant l'appellation « esthétique de la dérive », je la définis, sans connotation négative aucune, en m'appuyant sur les poétiques de Glissant, comme un brassage novateur des pratiques scripturaires, s'enracinant dans la multiplication et le déplacement : foisonnement de personnages, faits, événements, lieux, mélange d'histoires, de débuts et de fins, flottement géographique et chronologique, imbrication de rêve et de réel, déconstruction textuelle. Les trajets alambiqués des personnages, les oppositions ancrages-errances renvoient à des processus complexes de déconstruction et reconstruction identitaires, à des identités puisant dans la multitude des espaces traversés et habités. Les différents traitements du lieu traduisent une pensée du multiple, du mouvement et de l'ouverture vers l'Autre/les Autres, à la base d'une esthétique du Divers, dont les liens se nouent en tous sens. Sur le plan du récit, la diversité et la dérive correspondent à des structures morcelées, brisées, les expérimentations formelles menant à des esthétiques hybrides. L'œuvre comme refus des limites, comme échange et partage d'expériences, alliant plusieurs cultures, produit la métamorphose des écritures dans un Tout-Monde esthétique et générique.

Les œuvres de Maryse Condé et d'Édouard Glissant abordent la diversité du monde où les différences ne s'opposent plus mais se « relatent », s'organisent dans un ensemble de correspondances. Mobiles et décentrés, ces écrits illustrent la manifestation d'identités et d'esthétiques mouvantes. Par des emprunts multiples, le déracinement d'un espace et les trajets diversifiés contribuent à la production d'une nouvelle identité, fictionnelle ou pas, qui s'enracine à travers le monde.

Prenant part à une plus vaste littérature-monde, les écrivains francophones des Antilles transposent les réalités de leur culture, de leur histoire personnelle, des mythes, des croyances et des peurs, qui tournent souvent autour des réalités géographiques et psychologiques. La tension entre l'histoire collective et la mémoire individuelle, entre les

²⁰ Daniel Maximin, *Les fruits du cyclone*, p. 192.

²¹ *Ibid.*, p. 16.

²² *Ibid.*, p. 17.

²³ Joseph Paré, *Écritures et discours dans le roman francophone postcolonial*, Ouagadougou, Kraal, 1997.

²⁴ Deborah M. Hess, *La poétique de renversement chez Maryse Condé, Massa Makan Diabaté et Édouard Glissant*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 68.

souvenirs transmis et les souvenirs recréés suscite des œuvres déterritorialisées, où la déchirure entre l'appartenance d'origine et la culture d'accueil, mettant en perspective des métissages littéraires, se traduit par des choix esthétiques spécifiques. L'enracinement nécessaire au soi, à défaut d'avoir lieu dans un espace, devenu morcelé ou partant à la dérive, s'ancre dans un acte énonciatif, dans une esthétique. La créativité est ainsi avancée comme solution à la recomposition des identités, au fondement d'une littérature-monde sans frontières géographiques, génériques ou esthétiques.

Bibliographie :

- Belugue, Geneviève, « Du lieu incontournable à la relation », p. 43-54, Jacques Chevrier (dir.), *Poétiques d'Édouard Glissant*.
- Bosshardt, Marianne, « Maryse Condé : *Désirada* ou l'ironie du sort », p. 149-156, Madeleine Cottenet-Hage et Lydie Moudileno (dir.), *Maryse Condé. Une nomade inconvenante*.
- Chevrier, Jacques (dir.), *Poétiques d'Édouard Glissant. Actes du colloque international Paris-Sorbonne, 11-13 mars 1998*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999, 373 p.
- Condé, Maryse, *Traversée de la mangrove*, Paris, Mercure de France, 1989, 265 p.
- Condé, Maryse, *Desirada* (1997), Paris, Robert Laffont, coll. « Pocket », 1999, 283 p.
- Condé, Maryse, *Histoire de la femme cannibale*, Paris, Mercure de France, 2003, 316 p.
- Cottenet-Hage, Madeleine et Lydie Moudileno (dir.), *Maryse Condé. Une nomade inconvenante. Mélanges offerts à Maryse Condé*, [Matoury, Guyane française], Ibis Rouge Éditions, 2002, 190 p.
- Hess, Deborah M., *La poétique de renversement chez Maryse Condé, Massa Makan Diabaté et Édouard Glissant*, Paris, L'Harmattan, 2006, 299 p.
- Des Rosiers, Joël, *Théories caraïbes. Poétique du déracinement : essai*, Montréal, Triptyque, 1996, 224 p.
- Glissant, Édouard, *La lézarde*, Paris, Seuil, 1958, 250 p.
- Glissant, Édouard, *Poétique de la Relation. Poétique III*, Paris, Gallimard, 1990, 242 p.
- Glissant, Édouard, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, 262 p.
- Glissant, Édouard, *Tout-Monde* (1993), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, 614 p.

- Higginson, Francis, « Un cahier de racines : Maryse Condé et la traversée impossible », p. 95-105, Madeleine Cottenet-Hage et Lydie Moudileno (dir.), *Maryse Condé. Une nomade inconvenante*.
- Maximin, Daniel, *Les fruits du cyclone. Une géopoétique de la Caraïbe*, Paris, Seuil, 2006, 223 p.
- Norgaisse, Jean, « La déchirure de l'espace : *Desirada* de Maryse Condé », *The Romanic Review*, vol. 94, nos 3-4, mai-novembre 2003, p. 329-343.
- Paré, Joseph, *Écritures et discours dans le roman francophone postcolonial*, Ouagadougou, Kraal, 1997, 220 p.
- Phaëton, Jacqueline, « Mère abîme, mère-miroir, les relations mère-fille dans *Desirada* de Maryse Condé », p. 77-85, Murielle Lucie Clément et Sabine van Wesemael (dir.), *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX^e et XXI^e siècles*, vol. II, *La figure de la mère*, Paris, L'Harmattan, 2008, 393 p.
- Schon, Nathalie, « Archipels de l'errance : folie et auto-exotisme dans *Heremakhonon* et *Desirada* de Maryse Condé », p. 305-322, Georges Voissel (dir.), *L'imaginaire de l'archipel*, Paris, Karthala, 2003, 355 p.
- Walter, Roland, « Littérature panaméricaine : la formation de l'identité dans des contextes transnationaux et transculturels », p. 73-89, Jean-François Côté, Emmanuelle Tremblay (dir.), *Le nouveau récit des frontières dans les Amériques*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. « Americana », 2005, 225 p.